

Notes de lectures de Georges Leroy du mois de février 2008

★★★★★ - L'attribution des étoiles est relative, elle peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité des textes de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Femme de l'Évangile.



★★★★☆

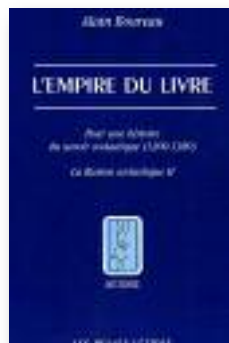
Christine Pellistrandi

Parole et Silence, 128 p., 14 €

Discrète, la place des femmes dans les quatre évangiles n'en est pas moins importante. Loin de représenter seulement la donnée humaine de la vie quotidienne à laquelle prend part Jésus, leur présence à ses côtés ou dans des rencontres occasionnelles revêt le plus souvent une riche signification théologique. Les cinq épisodes évangéliques évoqués ici - la Samaritaine, la résurrection de la fille de Jaïre, la femme adultère, Marthe et Marie, Marie de Magdala - forment une véritable catéchèse de la mission rédemptrice du Christ. Familières aux lecteurs de l'Évangile, ces femmes semblent ne plus avoir de secret à révéler. Pourtant, à travers chacune d'elles, est répétée et démontrée la fidélité de Dieu pour son épouse bien-aimée telle que les prophètes l'ont décrite. Plus encore, si nous lisons les paroles de Jésus à ces femmes comme un message adressé à l'Église naissante, alors chacune d'entre elles devient le modèle de l'humanité rachetée. À ce titre, elles guident tout croyant vers un chemin de conversion. La place des femmes dans l'Évangile prend une forte dimension si l'on comprend que la fidélité de Dieu pour son

épouse se révèle à chacune d'elles. Sur un grand sujet, voici une lecture théologique de choix.

L'empire du livre



★★★★☆

Alain Boureau

Les Belles Lettres, 350 p., 33 €

L'Empire du livre constitue, après *La Religion de l'État*, le deuxième volume de la série *La Raison scolastique*. Professeur à l'EHESS, Alain Boureau poursuit son cheminement à travers la scolastique dans une volonté de réhabilitation. Un livre passionnant.

Étymologiquement, la scolastique vient du latin *schola*, école. Il s'agit d'une philosophie développée et enseignée dans les universités du Moyen Âge visant à réconcilier la philosophie antique, et en particulier la philosophie d'Aristote, avec la théologie.

Il est très difficile de définir la scolastique en quelques mots, néanmoins l'approche de Marie-Dominique Chenu donne une idée assez précise de ce qu'elle est: "la scolastique médiévale ne peut se définir davantage par le souci de subordonner la vie intellectuelle à la vie religieuse, et de constituer un système spéculatif ayant pour objet essentiel l'accord direct d'une philosophie avec le dogme chrétien (ou le dogme musulman, s'il s'agissait d'une scolastique musulmane). Oui, les médiévaux ont poursuivi un idéal de savoir, une conception du monde, où s'engageraient dans une haute et unique sagesse les ressources des diverses sciences réunies".

Le XIII^e est considéré comme l'apogée de la scolastique. Les spécialistes parlent de la grande scolastique. Les œuvres d'Aristote sont traduites du grec en latin par Albert le Grand et par Guillaume de Moerbeke, secrétaire de Thomas d'Aquin, et introduites dans les universités.

Plusieurs sensibilités se sont exprimées dès cette époque. On note par exemple que Robert Grossetête à Lincoln, et Roger Bacon à Oxford, davantage portés vers l'expérience que vers la spéculation pure, avaient identifié quelques erreurs commises par Aristote à propos des phénomènes naturels, ce qui ne les empêcha nullement de reconnaître l'importance de la philosophie d'Aristote.

Aux XIV^e et XV^e siècle, une phase de repli s'amorce. Guillaume d'Occam prend position pour les nominalistes, et fonde une *via moderna* qui s'oppose au Thomisme, distinguant la philosophie de la théologie. Evidemment, quand viendra la Réforme, la scolastique sera accusée d'avoir ruiné la doctrine chrétienne en établissant la prépondérance de la philosophie antique.

Pour l'auteur, un empire – la domination exercée par la Bible et les autorités – fit naître en retour le rêve d'exercer un pouvoir par l'activité intellectuelle, fondée sur une maîtrise du Livre et matérialisée par les productions de textes. Ainsi s'établit le savoir scolastique. Le présent ouvrage propose une étude du sens et des moyens de l'activité de la pensée de l'Occident médiéval. L'auteur montre d'abord

comment se forma une communauté intellectuelle, qui était aussi une corporation sociale, source de promotion et d'exclusion, d'exaltation libre et de dures contraintes. L'institution s'établit autour d'un texte d'enseignement, de commentaires et de débat, les « Sentences » de Pierre Lombard. Un savoir nouveau en terre chrétienne impliquait de maîtriser les éléments de l'héritage religieux et ancestral: la Bible, les principes de la foi et la patristique. Après avoir analysé les techniques textuelles mises en pratique, que sont l'abstraction intellectuelle et son complément, la casuistique, l'analyse universelle et l'élaboration des distinctions, l'historien oppose la formation d'un langage rationnel dans la communauté scolastique au discours institutionnel qui se solidifia, et à la grande singularité d'une parole individuelle issue de la langue commune.

Image et imaginaire au Moyen Age



★★★★☆

Annie Cazenave

La Louve éditions, 220 p., 19 €

Spécialiste de la pensée et de la philosophie médiévale, l'auteur nous convie ici à une bien surprenante promenade. En prenant appui sur la production artistique médiévale, iconographique, architecturale et littéraire, cet ouvrage étudie l'univers imaginaire du Moyen Âge et ses spécificités, en particulier ses conceptions du temps et de l'espace et son recours au symbolisme. Depuis le labyrinthe de la cathédrale de Chartres et ses symboles jusqu'aux représentations de l'Asie et de l'Afrique, en passant par les contes et l'imagerie merveilleuse, celle des

monstres et des sirènes, cet ouvrage nous plonge avec une communicative délectation dans l'univers mental et onirique des hommes du Moyen Âge.

L'auteur observe aussi les vestiges et résurgences de ces fondements médiévaux qui ont traversé l'évolution historique de la pensée occidentale pour nourrir encore l'inconscient moderne. Malgré les mutations, déformations ou réutilisations, l'imaginaire médiéval existe toujours dans la culture contemporaine. Variés, les thèmes abordés dans ce livre tendent à un but commun: la découverte des hommes et d'une pensée qui n'est peut-être pas si éloignée de la nôtre... en empruntant quelques avec l'auteur quelques "ponts" entre ce lointain passé et des temps plus proches. Les joies et les peurs d'alors ont pris d'autres formes, mais sont-elles si différentes?

Instantanés



★★★★☆

Roger Grenier

Gallimard, 200 p., 14,50 €

L'écrivain livre ses souvenirs, où l'on croise les grands hommes et les petites histoires de l'après guerre. Il est impoli de dissenter sur des patronymes suggestifs. Pourtant difficile de faire autrement avec Roger Grenier. Non pas que celui-ci ait des combles l'aspect poussiéreux, encore moins « bas de plafond », mais à l'instar de son homonyme, cet homme recèle des trésors et des surprises. Ses souvenirs se confondent avec ceux de la petite histoire de la littérature. Officiellement, la NRF, c'est Gide, Rivière, Schlumberger. C'est Proust arraché à Grasset, c'est Paulhan contre Drieu. Voilà pour ce que disent les manuels. La vie quo-

tidienne rue Sébastien-Bottin, c'est autre chose, à en croire Grenier. C'est Dominique Aury s'intéressant autant aux lettres qu'aux animaux. Gaston Gallimard produisant le film Madame Bovary mais faisant couper une scène amoureuse entre Pierre Renoir et Valentine Tessier, parce qu'il a le béguin pour l'actrice. À l'époque, les hommes de l'ombre se nommaient Raymond Queneau, Louis-Daniel Hirsch et Jean Grosjean. Ce dernier était l'érudit des lieux, prêtre catholique défroqué qui assurait avoir des lumières sur les apparitions de la rue du Bac, en raison de son lien de parenté avec Catherine Labouré. Captif en Allemagne, Grosjean récitait des poèmes. Claude Gallimard qui les entendit lui demanda: « Est-ce du Saint-John Perse? Non c'est de moi. » Et le premier d'éditer le second à la Libération. On trouvera encore quelques pages consacrées à Claude Roy et à Brice Parain, qui tint son rang jadis dans la prestigieuse maison. Finalement, l'auteur a beaucoup vu et beaucoup retenu. Journaliste à Combat, il a suivi les procès de l'épuration, avant d'endosser la houppelande d'un Jimini Cricket de la NRF.

Dieu et le Roi.

correspondance
entre Ch Maurras et l'Abbé Penon.



★★★★☆

Introduction Axel Tisserand

Ed. Privat, 730 p., 30 €

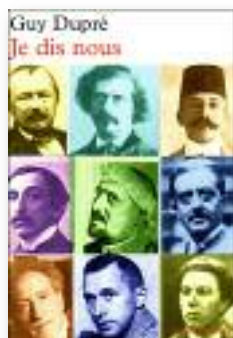
Journaliste politique, essayiste et critique littéraire, félibre, polémiste, homme d'influence mais aux interrogations métaphysiques et spirituelles ininterrompues, voyageur, travailleur infatigable, poète et ami hors du commun,

fil attentionné et défenseur de l'Église, condamné par elle puis réhabilité, défenseur de la Patrie, condamné par elle et pas encore réhabilité, Maurras a été... tout cela! Précepteur et directeur de conscience de Charles Maurras, l'abbé Penon, Provençal devenu évêque de Moulins, a échangé avec lui une correspondance jusqu'en 1928 autour de l'actualité politique et intellectuelle de la troisième République. On suit la chronologie qui est tout sauf un banal enchaînement de dates. Elle est la trame très fine de l'Écriture divine qui se révèle progressivement à la chaleur de l'amour lorsque la croix rappelle l'œuvre de Rédemption.

Cette amitié qui s'est nouée entre les deux hommes, n'a pris fin qu'à la mort de Penon (en 1928). Il en reste une correspondance inédite, d'un intérêt considérable, près d'un demi-siècle de l'histoire politique et intellectuelle de la Troisième République défilant sous nos yeux. Les principaux épisodes: Affaire Dreyfus, Séparation de l'Église et de l'État, fondation de l'Action française, Première Guerre mondiale, Bloc national et Cartel des gauches, occupation de la Ruhr, condamnation de l'Action française par Pie XI... sont abordés avec une liberté de ton absolue, puisqu'aucun des deux hommes n'écrivait pour la publication. Si l'on se souvient que Maurras a été le plus important penseur de la droite française depuis Joseph de Maistre, et que les relations conflictuelles entre la République et l'Église catholique ont été une donnée essentielle de la vie nationale depuis la Révolution, on mesure mieux l'apport de ce document sans précédent, conservé jusqu'à ce jour dans la famille de Maurras. Ces pages permettent de voir que la Providence a progressivement répondu à l'appel tacite de toute sa vie. Sourd depuis l'enfance et agnostique « coriace », il aura ce mot inouï lorsque, à sa demande expresse, le chanoine Cormier, à la clinique Saint-Symphorien de Tours, lui apportera le viatique du sacrement de l'Église: « Pour la première fois, j'entends Quelqu'un qui vient! » Ce livre est l'écho des premiers

et lointains pas de ce quelqu'un. Comme toute vie, la vie de Charles Maurras est un mystère. Dieu seul, à vrai dire, pourra nous donner la lumière qui manque à notre discernement, à notre regard toujours incertain, de l'invisible.

Je dis nous.



★★★★☆

Guy Dupré

La Table ronde, 440 p., 14 €

Sous ce titre personnel et collectif sont ici regroupés articles, préfaces ou études, publiés entre 1955 et 2005, qui reflètent les préoccupations et prédictions majeures du romancier mémorialiste du Grand Coucher et des Manœuvres d'automne. L'auteur porte en lui toute une époque. Des arrière-plans de la Révolution française à l'affaire Dreyfus, de la Grande Guerre au drame des officiers perdus, de la guerre franco-française telle que l'a vécue la première génération française d'anciens non-combattants à la décoloration progressive de l'Histoire de la France, c'est une véritable revisitation de nos anciens théâtres d'opérations intérieures et extérieures. Ces textes évoquent également des filiations et des compagnonnages littéraires et spirituels: Nerval, Apollinaire, Breton, Bernanos, Vigny, Jünger, Jouve et de Roux. Avec ce livre l'auteur scelle avec le lecteur un pacte tacite et durable voire éternel.

L'auteur consacre quelques pages à Bernanos et à Monsieur Ouine. Pour lui, le « héros » éponyme est le seul personnage qui n'a pas peur de la mort, du fait que la portée métaphysique de la mort lui est totalement étrangère ou plus exactement qu'il l'avale dans son trou noir. Il souligne le caractère inspiré de

ce grand-livre. Pourtant c'est d'un roman d'une poésie exacerbée que le critique évoque ici à partir de l'édition des Carnets de Monsieur Ouine, creuset hallucinant de l'œuvre, où Bernanos tâtonne follement à la recherche de chaque mot et de chaque phrase, comme un somnambule dans un verger cueillant tantôt des bijoux et tantôt des cailloux..

Aime la révolution!

★★★★☆

Alexandre Soljénitsyne

Fayard, 344 p., 19 €

Réflexions sur la révolution de Février

★★★★☆

Alexandre Soljénitsyne

Fayard, 140 p., 12 €

Une minute par jour



★★★★☆

Alexandre Soljénitsyne

Fayard, 324 p., 19 €.

Le personnage qui s'appelle Nerjine (d'abord Serge, puis Gleb) est un alter ego de l'écrivain, qui l'a suivi dans presque toute son œuvre. C'est lui le héros du roman inachevé publié à Moscou en 1997, en français aujourd'hui. Écrit à Marfino, la prison laboratoire où se passe l'action du Premier Cercle, le présent opus fut rédigé sur du papier ligné allemand ("trophée de guerre"), de la petite écriture minutieuse de l'enseignant-"zek" qui a appris à cacher ses textes. Texte de débutant, c'est aussi un roman d'apprentissage de la vie. L'étudiant maigrichon, à peine sorti des amphes, comme l'écrivain toujours piaffant, a eu un mois

d'enseignement avant d'être mobilisé, et de périr à la "guerre révolutionnaire" qui apportera au reste de la planète le régime mathématiquement parfait que la Russie a inventé. Mais l'apprentissage de ce jeune homme sincère et idéaliste se fait par à-coups, où l'on trouve beaucoup des germes de l'œuvre future. La Révolution n'est pas si facile que ça à aimer !

L'apprentissage, ce sont les dialogues avec le couple Diomidov, qui a connu les camps, et sait comment fonctionne le grand hachoir humain; c'est l'arbitraire de la police appliquant les consignes de vigilance; c'est la haine des femmes cosaques pour les rouges qui viennent tout piller... c'est aussi c'est la découverte du peuple, cohue malmenée, fataliste et cruelle. Nerjine découvre et la férocité de ce peuple et son éternelle sagesse celle du Platon Karataïev de Guerre et Paix. Le titre du roman est un vers de Boris Lavreniov, romantique bolchevique des années 1920. Et il a failli être le titre du roman de l'auteur sur la révolution de 1917. Ce titre dit tout le mélange d'amour et d'ironie.

Texte inachevé, mais passionnant pour qui veut découvrir le génie qui s'ébauche. Déjà un lexique surprenant plongeant dans le parler vigoureux du peuple, une observation aigüe des hommes et des choses, de superbes visions nocturnes, alimentant des confidences effrayantes sur le dérèglement de l'histoire humaine.

L'instit Gleb, devenu piètre palefrenier, découvre la noblesse des chevaux, la solidarité de l'animal avec l'humain, la beauté de la steppe du Don. Gleb était un rêveur aux pieds légers, le voici entravé par la découverte de la violence, apercevant l'immensité de l'Archipel en un soir, l'énormité de la Roue de l'histoire à sa première apparition. Tel quel, inachevé, roman d'apprentissage d'un adolescent soviétique futur prophète de la libération morale, ce livre captive. Même son aspect inachevé lui confère du mystère.

Peut-on en dire autant des deux autres textes? Réflexions sur la révolution de Février a été écrit parallèlement à la rédaction de l'immense Roue rou-

ge, et publié à cinq millions d'exemplaires, pour le 90e anniversaire de la révolution de février 1917. Les conclusions sont sèches, parfois contradictoires: Nicolas II, trop préoccupé de sa famille, n'a pas su réprimer une révolte qui n'avait pas de racines dans le pays profond. Février est le grand coupable, Octobre n'a fait que récolter le fruit de la surenchère acharnée des libéraux russes contre le régime.

Ce qui se devine dans La Roue rouge est ici mis à nu comme un squelette. Thèse centrale: l'athéisme et la perte de la foi ont ruiné la résistance morale de la Russie... Certes, mais d'où vient cette haine? La haine de la religion coexistait étrangement en Russie avec une piété populaire touchante, manifeste lors des fêtes de canonisation de saint Séraphin de Sarov, en 1903, seul moment où le tsar fut à l'unisson de son peuple. Entre causes et symptômes de la maladie, la voie est ambiguë. L'auteur n'est-il pas trop concentré sur la haine entre pouvoir et "intelligentsia", réelle, mais moins viscérale que dans les masses. Lui qui s'est identifié aux décembristes, ces révoltés antitsaristes de 1825, il discerne une lointaine et funeste causalité entre cette révolte de l'intelligentsia (nobiliaire) russe et l'hallali mené contre le régime en 1917 par toute une classe supérieure. "Fada et pitoyable résultat" qui a perverti toute la Russie.

En somme, Février 1917 a été une "syncopé" de la nation, et il faut à tout prix lui éviter de rechuter... Quelles solutions? Une minute par jour donne une réponse. Cet ouvrage regroupe les interventions télévisées de l'écrivain entre avril et septembre 1995. Premièrement, écouter les humiliés et les offensés. Deuxièmement, revenir aux traditions du gouvernement local d'autrefois, le zemstvo. Enfin s'inspirer de la fermeté morale des vieux croyants, de l'esprit entreprenant de la région du Pomorié septentrional, la seule où le servage ne fut jamais implanté. Il y a chez l'écrivain un culte du zemstvo qui va bien au-delà de cette humble mais efficace réforme du gouvernement local que la Russie doit à Alexandre II. Le zemstvo est la voie rus-

se vers la liberté. La Russie n'en fera l'apprentissage qu'à sa façon, par la base, "sans se laisser laminer par le mécanisme du vote". Rêve d'une sorte de "retour" à ce que la Russie a si peu connu, le corporatisme médiéval, les franchises locales... Oui, aller vers l'avant, mais à petits pas, précautionneusement. À brusquer encore une fois la Russie, elle ne s'en relèverait pas.

Le candidat.



★★★★☆

Jean Cau

Xénia, 80 p., 11 €

Sollicité par des amis bienveillants, l'auteur entreprit la démarche la plus contraire à son caractère et à ses principes: il brigua le siège d'Edgar Faure à l'Académie française. Ce livre raconte cette aventure incongrue et burlesque « En cette année 1989 où la France célébra le bicentenaire de la Révolution et chargea un bouffon d'adapter en farce la tragédie la plus bavarde et la plus sanglante de notre histoire, j'y allai moi-même de ma bouffonnerie: je me présentai à l'Académie française », écrit avec toute sa gouaille et son talent, l'irrévérencieux journaliste, disparu en 1993. L'ouvrage est le récit cocasse, et parfois cruel, de la démarche plus ou moins forcée que ce vieux loup des lettres fit auprès des respectables Immortels pour les convaincre de s'asseoir sagement parmi eux, tout de vert vêtu. Poussé de l'intérieur de l'illustre citadelle par son ami Jean Dutourd, encouragé par d'autres, Jean Cau tenta sa chance durant l'automne 89, sans y croire vraiment et en ne le désirant qu'à contrecœur. Il raconte les menues corvées auxquelles il dut s'astreindre. Spéculations et cabales politiques vont bon train, tandis que le

Candidat, ce « mouton noir » de la littérature française, va au pinacle comme l'on irait à l'abattoir... Il fallut déployer toute la panoplie du flagorneur pour un bide qu'il souhaitait sans se l'avouer. Au passage, l'écrivain fait ce qu'il sait faire de mieux: des portraits. On croise de grands disparus tel Henri Troyat, Jacques Soustelle, André Frossard, de moins grands comme Poirot-Delpech, qu'il fait tourner en bourrique en l'appelant Poirot. Evidemment il ne sera pas élu mais il s'en est fallu de peu. Ce passionné de corrida conclut par cette formule qui lui ressemble tant: « Je freinai à temps. Matadors et académiciens n'usent pas de la même épée. » Académie ou pas, un écrivain ne meurt que si on n'en parle plus. Jean Cau est toujours là, le style plus vert que jamais. Irrésistible.

Ouvrir la porte à l'Esprit.



★★★★☆

Simone Pacot

Le Cerf, 432 p., 24 €

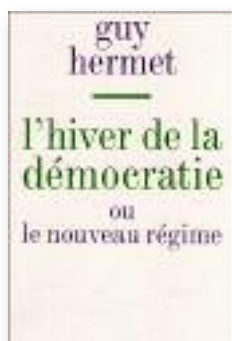
Après les trois volumes à succès de l'évangélisation des profondeurs, l'auteur poursuit sa quête d'une vie chrétienne et propose un livre, accessible et concret, sur la place et l'action de l'Esprit dans le quotidien de nos vies.

L'Esprit, qui n'agit jamais seul, mais toujours uni au Père et au Fils, est l'inspirateur de toute vie et de son renouveau. Il met au monde l'humanité nouvelle. Il est à notre porte. Il ne s'agit pas seulement de le prier, de l'invoquer, mais de lui ouvrir la porte, d'apprendre à vivre en lui notre existence dans son épaisseur et de découvrir un nouveau mode d'être et d'agir. Si nous collaborons à son œuvre, il irrigue et transforme notre humanité – corps, psychisme, cœur – et dynamise nos rela-

tions, nos activités, notre métier, et les situations de notre quotidien.

Ce livre propose de devenir une terre d'accueil de l'Esprit ainsi que de lui ouvrir la porte de chaque situation et de chaque événement ce qui enrichira nos relations aux autres. Dans une humanité toujours éprouvée et parfois blessée et en s'interrogeant sur l'œuvre de l'Esprit dans notre quotidien, l'auteur insiste sur la nécessité du chrétien d'accorder une véritable place dans les dimensions relationnelles, professionnelles, intellectuelles et spirituelles à l'Esprit Saint qui fait toutes choses nouvelles.

L'hiver de la démocratie



★★★★☆

Guy Hermet

Armand Colin, 230 p., 22,50 €

Spécialiste de l'Espagne et de l'Amérique latine, l'auteur a écrit de nombreux ouvrages sur le populisme et la transition démocratique qui anticipaient les difficultés contemporaines de la démocratie représentative à l'échelle mondiale. Dans celui-ci, il passe en revue les éléments qui entravent les chances de la démocratie glorifiée dans les années 1990 comme si elle devait accompagner naturellement l'ouverture libérale du marché. Berlusconi a inventé la Télé-République italienne, Tony Blair a galvanisé les Anglais avec son *New Labour*, tandis que les populistes modernes sont descendus de Scandinavie pour envahir l'Europe.

Très réaliste comme à son habitude, l'auteur revient sur la dernière élection présidentielle. C'est maintenant à la France d'inaugurer son Nouveau Régime, résidu de populisme type Front national assorti d'une dose beaucoup

plus forte de néo-populisme à la façon des « grands » ex-candidats et, pour les choses sérieuses, d'une injection discrète mais décisive de « gouvernance destinée à dynamiser le management » du pays.

Le bilan de « l'été démocratique » débouche sur une impasse. Et même, l'hiver de la démocratie est arrivé. Celle-ci conserve son nom pour un temps. Mais elle a perdu sa substance. Face à ce grand tournant, nous vivons pourtant comme nos ancêtres à la veille de la Révolution de 1789. Ce crépuscule de l'Ancien Régime annonçait déjà la fin d'un monde. Mais les Français comme leurs voisins ont continué alors à vaquer à leurs routines sans vouloir imaginer que leurs habitudes déjà très ébranlées allaient être bouleversées. Nous faisons de même à l'approche du séisme politique annoncé. Ce livre rappelle que la démocratie est un mode de gouvernement voué à s'effacer. Ce livre troublant, secoue l'ethos démocratique assoupi et s'interroge sur le « nouveau régime »

La grammaire en s'amusant



★★★★☆

Patrick Rambaud

Grasset, 208 p., 12 €

Même pour se promener sur Internet, mieux vaut lire, écrire et parler clair. La grammaire n'est pas une punition mais une nécessité, un droit et une chance. Patrick Rambaud a l'art et la manière. L'art de manier la langue, de jongler avec les mots et de les faire danser au rythme de son esprit vif. La manière, encore, malicieuse, cocasse et élégante. Ce livre est un irrè-

sistible manuel, pour apprendre à composer avec la langue française, à en manipuler les subtilités et les irrégularités. L'auteur de « La Bataille » est à la fois didactique et léger, franchement drôle quand il apostrophe le jeune garçon de sept ans à qui il fait la leçon. Sa grammaire est ludique autant que renseignée. Elle fourmille de détails édifiants sur l'histoire des mots, sur leur parcours et leur emploi. Écrivain, il glorifie la lecture comme outil irremplaçable pour la maîtrise des exceptions de la langue et des règles d'usage. Au passage, l'auteur, pur produit de la grande école de la République, règle quelques comptes avec la soi-disant modernité pédagogique et émet quelques préceptes fondamentaux que de beaux esprits auraient, il y a peu de temps encore, qualifiés de 'ringards', mais qui font heureusement leur retour. Il fait rire à mesure qu'il instruit. Ses méthodes non conventionnelles sont terriblement séduisantes et empruntent des raccourcis suspects. Pourtant ces leçons sont le fruit d'une vraie maîtrise de la langue et d'un bel esprit de transmission. Ce livre fera le bonheur des enfants comme des adultes oubliés.

Le Figaro, deux siècles d'histoire



★★★★☆

Claire Blandin

Armand Colin, 320 p., 25 €

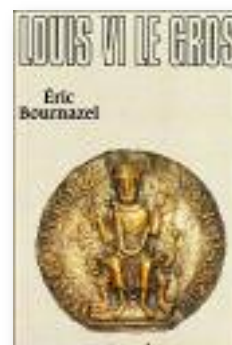
Il y a des vieux qui ne font pas leur âge. Tenez, Le Figaro, par exemple. 181 ans que le titre existe et 141 ans qu'il correspond à un quotidien, toujours présent dans nos kiosques et le seul des généralistes à encore accorder chaque jour une vraie place à l'économie avec son célèbre cahier

saumon. En dépit de cette longévité, personne ne s'était encore attelé à écrire son histoire. Un manque que comble l'ouvrage de Claire Blandin. Son livre est d'autant plus passionnant qu'elle s'en sert pour nous donner à voir les pérégrinations de la presse écrite, de ses triomphes comme de ses déboires.

Plus ancien titre de la presse française, Le Figaro est sans doute l'un des plus vieux journaux du monde. Apparu en 1826 sous la forme d'un petit journal satirique, devenu quotidien en 1866 sous l'impulsion d'Hippolyte de Villemessant, il était déjà, à la fin du XIXe siècle une institution de la vie politique et culturelle française. La Belle Époque est aussi la sienne; il bénéficie de l'élan de l'ensemble de la presse qui connaît un âge d'or, exerçant une influence sans partage sur l'opinion. Rupture majeure: la Première Guerre mondiale ouvre une période d'instabilité pendant laquelle les propriétaires du journal se succèdent. L'institution résiste cependant jusqu'à la reprise en mains par Pierre Brisson qui fait du Figaro le journal triomphant de la Libération. La prospérité de la maison Figaro accompagne celle des Trente Glorieuses. Le prestigieux journal du Rond-Point peut choyer ses « grandes plumes ». Dans le contexte de crise de la presse écrite quotidienne des vingt dernières années, le journal invente enfin de nouvelles formes et de nouvelles formules pour se maintenir parmi les deux plus grands quotidiens français. Le Figaro magazine naît en 1978, et la politique des suppléments initiée par le groupe contamine rapidement l'ensemble du secteur.

S'appuyant sur plusieurs fonds d'archives inédits, cette histoire offre non seulement une histoire renouvelée du Figaro, une aventure intellectuelle et économique passionnante, mais aussi un récit vivant de deux siècles d'évolution de la presse française.

Louis VI le Gros



★★★★☆

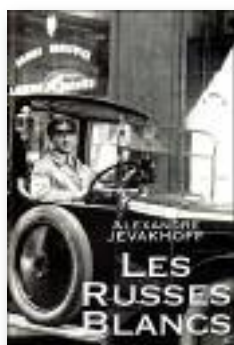
Eric Bournazel

Fayard, 528 p., 28 €

Dans la galerie de portraits du Moyen Âge en France, celui de Louis VI, au tournant des XIe et XIIe siècles (1081-1108-1137), fait au premier abord piètre figure. Un gros roi, courageux mais pas très malin, des temps obscurs, un pouvoir déchu qui survit entre Paris et Orléans en livrant des luttes mesquines, des coups de main contre des forts de madriers sur leur motte, des embuscades au coin des bois. C'est pourtant ce roi-là qui pour longtemps fixa l'image à laquelle les uns tentèrent de ressembler et les autres de croire. Car Louis, sixième du nom mais premier dans sa lignée capétienne, ce gros Louis qui mourut dans un lit, semi-impotent, n'était pas seulement un mangeur, c'était un aventurier. Et les aventures de sa jeunesse avaient été les combats par lesquels commença le lent renforcement du pouvoir royal en France, un mouvement inverse de celui qu'allait connaître l'Angleterre. Il encourage les mouvements communaux, associations professionnelles sociales ou religieuses. Dès 1110, il octroie aux habitants des villes divers avantages fiscaux et le droit de s'administrer sous la direction d'un maire. Dans la génération qui suivit sa mort, on mesurait le chemin parcouru, témoin un Anglais, accoutumé à la puissante royauté de son pays, qui disait du défunt: "Dans sa jeunesse, il ne pouvait aller plus loin que la troisième lieue hors des portes de Paris sans permission ou escorte des grands d'alentour... Le Seigneur le tira du sommeil, il lui donna le désir de se battre

et la grâce de gagner souvent, couronnant ses efforts par l'établissement de l'unité et de la paix à travers toute la France". Conseillé par Suger, Louis VI réussit à enraciner véritablement la dynastie capétienne en se servant de mots, des principes du droit contre la puissance de fait de ses voisins, de l'incertitude des coutumes pour s'affirmer. Agrégé d'histoire du droit, professeur à l'université de Paris II-Panthéon-Assas et spécialiste de la France des XIe et XIIe siècles, Éric Bournazel retrace l'histoire de ce roi qui a permis à la puissance royale de basculer.

Les Russes blancs.



★★★★☆

A. Jevakhoff

Tallandier, 604 p., 29 €

15 mars 1917, Nicolas II abdique. Le gouvernement provisoire, qui le remplace, est balayé huit mois plus tard par la révolution d'Octobre. Ainsi commence l'épopée des Russes blancs. Au moins un million et demi de monarchistes, d'aristocrates, d'officiers et leurs familles, se retrouvent exilés dans une "Russie hors frontières". Leur épopée se déroule en trois temps, qui sont autant d'interrogations. Faut-il partir? Au début, les Russes blancs devenus "ennemis du peuple" espèrent la défaite du bolchevisme. Pendant que certains combattent dans les armées blanches, d'autres quittent la fournaise pour mieux revenir. Mais comment revenir? La dernière armée blanche est vaincue fin 1920. 150 000 Russes blancs vivent alors à Constantinople. Ils sont aussi en Mandchourie, à Berlin, dans les Balkans, en France ou aux USA. Beaucoup veulent en découdre avec les "Rouges". Ils comptent sur l'Europe pour les aider,

une Europe épuisée par la Première Guerre mondiale qui les regarde avec curiosité ou indifférence. Reste alors à vivre. La reconnaissance de l'URSS, en 1924, scelle le destin de toute une communauté. Des princes, des amiraux se font chauffeurs de taxi. Des émigrés fondent une revue, les « Annales contemporaines », foyer de culture qui réunit les grands noms de la littérature en exil: Vladimir Nabokov, Nina Berberova, Bounine à qui va le prix Nobel en 1933, Merejkovski, Remizov. "Étrangers sur la terre" mais décidés à ne jamais renoncer, les Russes blancs deviennent une diaspora et s'enfoncent dans l'ombre de l'histoire. Voici une synthèse de tout ce qu'on peut savoir sur le sort des Russes en France, politiciens, militaires, aristocrates, écrivains (Kessel, Troyat...), musiciens, danseurs.

Moissac, histoire d'une abbaye



★★★★☆

Chantal Fraisse

La Louve éditions, 288 p., 21 €

L'abbaye de Moissac est mondialement connue pour ses monuments d'époque romane et pour son cloître exceptionnel. Commandé par l'abbé Ansqutil et achevé en 1100, il compte parmi les rares à avoir été conservés dans leur intégralité. Mais songe-t-on que cette richesse est l'œuvre et le message d'une communauté religieuse ayant vécu là plus de mille ans? Dans ce livre, l'étude détaillée du fonctionnement de l'abbaye permet d'approcher les réalités du monde monastique ancien et sert de repère à la découverte des modes de vie et des idéaux des communautés religieuses médiévales en général mais aussi de comprendre quel était

l'emprise de ces Bénédictins sur une région, tant du point de vue de la vie quotidienne, de l'évolution de son paysage que du point de vue liturgique et culturel. Les réponses ne sont évidemment pas les mêmes au temps de Dagobert et à celui de Louis XVI.

Il reste que les sources, nombreuses et variées, fournissent à la recherche une matière quasi inépuisable. La volonté de l'auteur est certes de ne rien concéder sur la rigueur de l'analyse historique, mais elle est aussi de proposer de l'épopée moissagaise une lecture agréable et accessible au plus large public. Saint-Pierre de Moissac est un monde et sa connaissance reste un horizon. Un tel ouvrage ne peut que renouveler l'intérêt pour son histoire.

Par des sentiers resserrés.



★★★★☆

Jean-Miguel Garrigues

Presses de la Renaissance, 366 p., 22 €

Proche de la revue « Commentaire », et tête pensante du catholicisme, l'auteur raconte son itinéraire dans un livre passionnant. En écoutant parler ce frère prêcheur, on songe à la phrase de Jacques Maritain: « Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs au cœur sec et de cœurs doux à l'esprit mou. »

Comme « le paysan de la Garonne », qu'il a côtoyé durant les derniers mois de la vie de celui-ci, en 1973, à Toulouse, le père Garrigues a toujours cherché à servir ensemble la vérité et la charité, sans trahir l'une au profit de l'autre. Une exigence qui l'a mené sur des chemins de traverse dans l'Église. L'amitié est l'autre ancrage de sa vie in-

telle. Lorsqu'il était responsable de la revue étudiante Résurrection au début des années 1970, il se lia avec des normaliens comme Jean-Luc Marion ou Rémi Brague, devenus des philosophes de renommée internationale. Et de ses études au couvent du Saulchoir, en 1968, est née une amitié avec un autre dominicain, Christoph Schönborn, actuel archevêque de Vienne. Il en parle aujourd'hui comme de son «frère de lait». Autre «frère» adoptif, le philosophe Alain Besançon, qui l'a introduit à la philosophie politique tandis que lui l'initiait à la théologie. C'est Besançon qui l'a présenté à Raymond Aron, en 1975. le père Garrigues est la preuve qu'on peut être fidèle à l'orthodoxie catholique sans cesser d'avoir une pensée audacieuse. La vérité rend libre de penser à contretemps.

La rêveuse d'Ostende



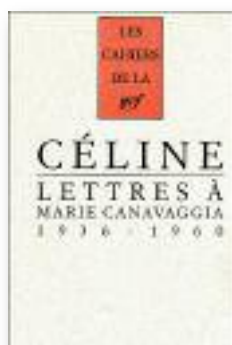
★★★★☆

Eric-Emmanuel Schmitt
Albin Michel, 310 p., 20 €

Pour guérir d'une rupture sentimentale, un homme se réfugie à Ostende, ville belge endormie face à la mer du Nord. Sa logeuse, la solitaire Anna Van A., va le surprendre en lui racontant l'étrange histoire de sa vie, où se conjuguent l'amour le plus passionné et un érotisme baroque. Superbe mystificatrice ou femme unique? Ces nouvelles nous entraînent dans le monde du rêve et de l'imaginaire où le mystère plane en toile de fond. Ainsi, on suit avec délice une rupture sentimentale, un crime parfait, une guérison, de mauvaises lectures et une femme au bouquet. Des histoires à dévorer! Dans ces cinq histoires, l'auteur montre le pouvoir de l'imagination dans nos

existences. Parce qu'elles interrogent la part du rêve dans nos vies, ces nouvelles s'inscrivent complètement dans l'œuvre de l'écrivain à succès (La part de l'autre, Oscar et la dame rose). On peut aimer ou détester, force est de reconnaître que la méthode est efficace. Entre deux incartades sur le rêve et l'amour, l'écrivain en profite pour tordre le cou aux préjugés défavorables inspirés, croit-il, de son succès populaire. Répondant aux critiques, il fait dire à l'un de ses personnages: "Je me doute que je ne lis pas un immense chef-d'œuvre, mais en revanche, je passe un moment formidable." C'est effectivement imparable... mais le rêve n'est-il pas la véritable trame qui constitue l'étoffe de nos jours?

Lettres à Maria Canavaggia



★★★★☆

Céline
Gallimard, 752 p., 39 €

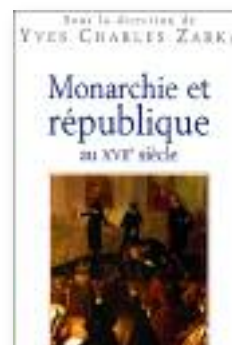
Marie Canavaggia, "Mlle Marie, ma secrétaire" comme l'appelait Céline, fut à la fois secrétaire, mais aussi collaboratrice de l'écrivain. Dès le 12 avril 1936, alors que leurs relations épistolaires s'engagent avec la mise au point de Mort à crédit, Céline lui écrit: "Mais non! Mais non! Il n'est pas de petits détails qui peuvent me lasser! Je les veux tous! La moindre virgule me passionne." Marie Canavaggia, traductrice de l'anglais et de l'italien, en prenant la suite de Jeanne Carayon qui avait suivi l'établissement du texte de Voyage au bout de la nuit, entame ainsi à quarante ans une seconde carrière.

Elle devient intime de toute l'œuvre de Céline, jusqu'à Nord en 1960, en lui manifestant une admiration et un dé-

vouement passionnés, alors que rien ne semblait l'y préparer. Elle assure le travail en amont (relecture des dactylographies successives, puis des épreuves), mais aussi après les publications. Elle collectionne les articles et comptes rendus, surveille la mise au point et l'expédition des lettres de répliques aux journaux, procure à l'écrivain des livres dont il a besoin et, à l'occasion, retrouve pour lui un mot qu'il a perdu...

Son rôle devient prépondérant lors de l'exil au Danemark. "Je ne vis que par vos lettres", lui écrit-il en 1945, et quand plus tard la "fabrique" littéraire se sera remise en route tant bien que mal: "Quelle joie cette collaboration si intime, si intelligente, si vivifiante." On le voit justifier des choix stylistiques et syntaxiques. Ainsi ces lettres à Marie Canavaggia, qui forment le corpus épistolaire célinien le plus important en nombre (508 lettres) comme le plus étendu dans le temps (1936-1960), sont-elles un inestimable témoignage sur la genèse du style et le travail acharné que Céline mène sur l'écriture, en toutes circonstances et jusqu'au bout de sa vie.

Monarchie et république au XVII^e siècle



★★★★☆

Yves Charles Zarka
PUF, 286 p., 29 €

Le débat sur l'opposition entre monarchie et république à l'époque moderne, c'est-à-dire sur l'établissement d'un régime républicain qui suppose la destitution de la personne sacrée du roi, la redistribution des pouvoirs, la réévaluation de la loi et le remodelage de l'espace social, se cristallise le plus souvent, en tout cas en France, autour de

la Révolution de 1789 et de ses conséquences.

Mais le caractère décisif de la Révolution française ne doit pas masquer une autre "révolution" qui se produisit, en Angleterre, un siècle et demi plus tôt, de 1640 à 1660, et dont les conséquences ont été également importantes quoique profondément différentes, ne fût-ce que parce qu'elle demeura une affaire intra-britannique. Ce qui s'est joué en ce moment que Hobbes nommait, dans son *Béhémoth*, "le point le plus élevé du temps", c'est d'abord cet acte absolument inouï dans l'histoire européenne: le jugement et l'exécution de Charles Ier, monarque de droit divin et ensuite, la proclamation de la république qui allait bien vite se transformer en régime autoritaire sous la conduite du Lord Protector, Olivier Cromwell.

Ce sont certains aspects de l'effervescence théorique auxquels ce basculement a donné lieu, à la fois en Angleterre et dans d'autres pays européens, que l'auteur a voulu soumettre à l'analyse dans ce volume. Celui-ci commence cependant en amont de l'exécution de Charles Ier et traite du rapport entre monarchie et république, au-delà d'une seule réflexion sur le cas britannique, dans le XVII^e siècle européen, bien que le débat anglais constitue une sorte de centre de gravité.

Le travail au Moyen Age



★★★★☆

Robert Fossier

Hachette, 316 p., 9 €

De nos jours, le travail est une valeur, mais qu'en était-il au Moyen Age? L'oisiveté, loin d'être blâmée, y est "sainte", digne d'estime voire

d'admiration, à l'exemple du moine voué à la prière. Le négociant est "vulgaire et impie", quant au "travail", le mot étymologiquement n'existe pas avant le XVI^e siècle. Travailler est une punition, celle que le Créateur infligea au premier couple après la Faute. Cette malédiction est confirmée par la pratique de l'esclavage, puis du servage: ceux qui travaillent au profit des autres sont des êtres asservis. Mais la réflexion sur la nature du travail à fournir ne repose pas seulement sur le rapport entre employeur et employé, entre maître et sujet. D'autres paramètres bouleversent cette vue simple: le cadre, l'outil, le statut du droit notamment. Avilissant, forcé, le travail va progressivement au cours du Moyen Age apparaître comme une occasion de rachat. Le travail met en œuvre de nombreuses vertus et qualités. C'est vers l'an mil environ que le travail devient une forme d'obéissance naturelle au Créateur. À travers cette vaste fresque des métiers, des statuts et des gestes – du laboureur à l'homme de plume, du chevalier à la femme au travail – ce livre restitue finalement l'ensemble des structures de la société médiévale.

Tulipe ou la protestation



★★★★☆

Romain Gary

Gallimard, 76 p., 9,50 €

Encore un nouveau visage de Romain Gary/Emile Ajar. L'écrivain a rêvé un temps de théâtre. Il a même écrit en 1946 une adaptation de son deuxième roman «Tulipe», paru en 1945 chez Calmann-Lévy, et salué par le Général de Gaulle dans une lettre à l'auteur où il le félicitait d'avoir capté un certain air du temps: «l'idéalisme et

le cynisme, l'apostolat et la fumisterie, la douleur et le ricanement». C'était l'époque où les hommes d'État avaient des Lettres, passons.

Gary destinait sa pièce à Louis Jouvet. Au début, entre l'aviateur Compagnon de la Libération, et Jouvet, l'expatrié volontaire de retour d'une tournée en Amérique Latine, le courant passe. Les deux hommes correspondent, Gary s'impatiente, modifie sa pièce. Jouvet finalement déclare forfait. «Tulipe ou la protestation» reste dans les tiroirs, tandis que se multiplient les autres adaptations théâtrales de l'auteur.

Nous sommes le 15 mars 1946. Tulipe est échoué «dans une chambre de paria sous un toit de Harlem». Il n'a pas un sou, son logeur menace de l'expulser. À ses côtés, il y a Oncle Nat, «un vieil européen maquillé en nègre». Insoumis, dépressif, Tulipe ne pardonne pas car «nous habitons tous le village à côté...» Et Tulipe d'entamer une grève de la faim, de prendre une autre identité, vite très médiatique: le Kandhi de New-York, prophète de Harlem. On se régale, tant la pièce est insolente et mordante et on admire la langue charnue, fantaisiste et visionnaire, avec ses échappées belles où chante, notamment, un rossignol...

Marcel Proust



★★★★☆

Bernard Brun

Le Cavalier bleu, 150 p., 9 €

Croisant les idées reçues sur Marcel Proust et celles sur son œuvre, l'auteur nous permet de mieux connaître l'une des figures majeures de la littérature du XX^e siècle. Proust est-il l'homme d'un seul livre? Était-il un être malade et hypersensible? Ses phrases sont-elles

réellement interminables? Proust était-il un esthète décadent? La Recherche n'est-elle qu'un roman de la mémoire? Toutes ces questions, l'auteur y répond avec précision et concision. Une nouvelle manière de lire et de mieux comprendre l'homme et l'œuvre mais aussi le premier tiers du siècle passé. Une bonne introduction avant de se perdre dans la Recherche.

Saint-Germain-des-Prés



★★★★☆

Jean-Paul Caracalla

La Table ronde, 176 p., 7 €

Voici un ouvrage réunissant à la fois la légende et l'histoire de ce quartier parmi les plus célèbres au monde, depuis la fondation de la fameuse abbaye par Childebert, fils de Clovis, jusqu'aux nuits trépidantes du Tabou. Chronique de près de mille ans de vie religieuse, commerçante et littéraire, l'auteur remonte le temps, de l'établissement de la foire Saint-Germain au XIIIe siècle à l'ancêtre des cafés de Paris: le Procope. Là devaient se succéder les Encyclopédistes puis les révolutionnaires Hébert, Marat et Danton. À la fin du XIXe siècle s'affirme le règne absolu des terrasses de café, au Voltaire, au Flore, aux Deux Magots, puis chez Lipp.

L'activité littéraire est assurée par la concentration des éditeurs autour du clocher, l'ouverture du Théâtre du Vieux-Colombier et l'enthousiasme des libraires comme Adrienne Monnier ou Sylvia Beach. Même l'Occupation n'empêchera pas Sartre et Simone de Beauvoir de sacrifier à la tradition. On retrouve aussi la chronique de l'essor du jazz liée à celle de Boris Vian. On ne se donnait pas rendez-vous: on s'y

retrouvait. L'accès de fièvre philosophique qui agita le 'bocal' de Saint-Germain-des-Prés à la Libération avait chamboulé le vieux village en kermesse. On accourait pour apercevoir les pontes de l'existentialisme et les muses de cette révolution qui se voulait culturelle. Après ces jours de fêtes beaucoup s'en sont allés à leurs carrières et de nouveaux assoiffés prirent leur place sur les moleskines de la trilogie inaltérable: Lipp, Flore, et Deux Magots, le triangle limonadier le plus littéraire de Paris. Dans cette fresque, l'auteur n'a garde d'oublier le vrai cœur du quartier: ses rues tortueuses, ses personnages pittoresques, ses antiquaires, libraires et galeries d'art. La fine fleur de la culture ne se fane pas à Saint-Germain-des-Prés.

Petit traité des émotions politiques



★★★★☆

Philippe Braud

Armand Colin, 224 p., 24 €

La Bruyère n'a-t-il pas fait le tour de nos petits travers dans ses "Caractères"? En analysant les ressorts de la politique, peut-on faire autre chose que de gloser Machiavel? Quelques citations de Nietzsche ou de Sénèque suffisent-elles à expliquer le déroulement de l'élection présidentielle française ou le prochain scrutin américain? Un livre peut-il nous éclairer sur la pratique politique en Chine et nous renseigner sur ce qui se passe au Venezuela?

Certes, la politique ce sont des idées, répètent les gens sérieux. Mais ce sont aussi des ambitions rivales, des solidarités actives, des haines tenaces. D'austères philosophes du politique se sont intéressés de près à ces passions

et les plus grands hommes d'État ont toujours été, à leur manière, de fins psychologues. Ce n'est donc pas rabaisser la politique que de souligner le rôle qu'y jouent les sentiments et les ressentiments. On ne peut en comprendre les complexités si l'on ignore ce que signifie l'amour du pouvoir chez les gouvernants, si l'on sous-estime la place de la peur ou du désir d'illusions, dans les attentes des gouvernés. À travers une série d'entrées, de citations profondes ou piquantes et de courts exemples empruntés à l'histoire et à l'actualité la plus récente, ce livre démontre à l'envi qu'au pays de Descartes, la raison n'est jamais affranchie de l'émotion. L'auteur a engagé la démarche suivante: dans tel cas concret, qui peut-on citer à l'appui d'un constat contemporain. Si les exemples étrangers sont peu convaincants, les références françaises sont lumineuses. Ce livre donne à l'électeur la possibilité de vérifier les intuitions qu'il a eu durant la campagne passée et de mieux analyser le comportement de tel élu dans l'exercice des responsabilités.

Manon, danseuse et autres textes inédits



★★★★☆

Antoine de Saint-Exupéry

Gallimard, 360 p., 28,90 €

Ce qu'il y a d'unique avec Saint-Exupéry, c'est que, bientôt soixante-quatre ans après sa disparition, des chercheurs n'en finissent pas de retrouver des textes et documents inédits, semés durant sa courte vie: quarante-quatre années terrestres, dont une vingtaine, à peine, d'activité littéraire. Ainsi chez Gallimard vient-on de publier, sous forme d'un coffret de quatre

élégants minces volumes, un ensemble d'inédits de l'auteur du Petit Prince. Ma non, danseuse, premier roman de jeunesse de Saint-Exupéry, achevé en 1925, était resté inédit jusqu'à aujourd'hui. L'autre surprise de cet ensemble, ce sont les sept lettres que Saint-Ex a adressées à la peu conventionnelle Natalie Paley, à Montréal en 1942, durant son pénible « exil dans l'exil » canadien. La destinataire était la petite-fille du tsar Alexandre II, qui épousa le grand couturier Lucien Lelong et fut l'une des stars de la bohème artistique-mondaine des années folles. Alors qu'il traverse en ces années-là une crise profonde, qu'il est malade et désespéré, les lettres de « Tonio » sont magnifiques, lyriques, particulièrement touchantes. D'autres de ses amoureuses dorment-elles encore chez d'autres collectionneurs ?

Le monde selon Gabriel



★★★★☆

André Makine

Le Rocher, 160 p., 18 €

Demain, ce monde sera peut-être le nôtre. La parole y est proscrite, les poètes cloués au pilori. Un média globalisé règne sur un troupeau de neuf milliards de spectateurs : quatre comédiens miment, devant une caméra, les haines et les amours qui animent l'humanité. Un mystérieux Grand Imagier se charge de commenter leur jeu. Le Choc des civilisations... Le Palmars des victimes... Le Héros de notre temps. Devenus simples consommateurs d'images, nous n'avons plus besoin de penser. Qui manipule donc ainsi nos consciences ? Une secte cherchant à faire de nous des zombies qui préfèrent le message simpliste de

l'écran à la complexité vivante d'un livre ? Ou bien le but de ces pitres serait-il de nous faire oublier ce Mur qui surplombe la scène avec la fureur d'une Apocalypse imminente... Leur divertissante dictature est sur le point de triompher quand surgit cet ultime espoir : la parole poétique. Celle qui éveille nos consciences engourdis par le flux décérébrant des images. Celle qui réveille, sous la grimace des masques, un visage unique et les blessures intimes des âmes malmenées. Ce roman renoue avec le merveilleux des romans de Boulgakov et l'audace dramaturgique de Maïakovski. Ce théâtre novateur est un acte de révolte contre les dictatures douces qui nous guettent. Et aussi un acte de foi dont la force nous libère des rôles que la bêtise et la peur nous condamnent à jouer.

J'ai senti battre le cœur du monde.



★★★★☆

Cardinal Roger Etchegaray

Fayard, 458 p., 22 €

Accent du Sud-Ouest, sourire éternel, Roger Etchegaray n'a pas fréquenté l'Académie du palais Severoli, d'où sortent les brillants sujets de la diplomatie pontificale. Bien que plus à l'aise dans les presbytères que dans les chancelleries, cet homme est devenu le commis voyageur de Jean Paul II, son ambassadeur privé, l'homme de ses missions les plus délicates dans le monde. Dans son appartement au cœur du Trastevere des armoires métalliques marquées d'étiquettes – Cuba, Irak, Iran, Haïti, Rwanda, Congo, Soudan – suscitaient la convoitise de tous. Elles laissaient deviner des notes confidentielles, de rapports de mission, de

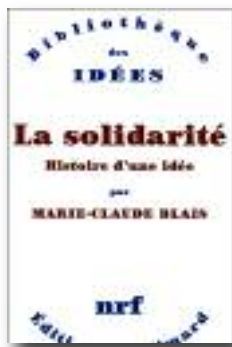
souvenirs personnels dont il n'aurait jamais trahi le secret.

La frustration a pris fin. À 85 ans, le cardinal s'est décidé à fracturer ses armoires. Le présent livre transporte le lecteur dans un tourbillon de voyages, de rencontres, de dialogues et d'impressions qui a commencé, en 1984, après sa nomination comme président du conseil pontifical Justice et Paix. Ce poste de la Curie lui allait comme un gant.

Le baroudeur désarmé de la paix, c'est lui. Précédant le pape, il est sur tous les champs de bataille, là où des hommes pleurent, souffrent et meurent. Il est reçu par tous les dirigeants de la terre. Sur 53 États africains, il en visite 49, y compris l'Ouganda d'Amin Dada où le protocole oblige l'envoyé du pape à assister à une danse du ventre. Jusqu'en 1998, il est l'aumônier de la planète. C'est lui qui négocie la visite du pape à La Havane. "Je ne sais qui de nous cherchait à séduire l'autre, observe Etchegaray, mais je dois reconnaître que je prenais plaisir à converser avec cet homme qui, pourtant, n'avait rien d'un enfant de cœur." En février 2003, à la veille des bombardements sur Bagdad, des caméras le montrent souriant après une rencontre avec Saddam Hussein. Le cœur n'y était pas, mais Saddam venait de lui dire : "Si vous n'étiez pas prêtre, je vous aurais trouvé une belle Irakienne!"

La diplomatie du cœur passe aussi par des épreuves. Les nombreux séjours du cardinal auprès des chrétiens libanais, ses visites sur la tombe de Mgr Romero, assassiné au Salvador, des prêtres et religieux "martyrs" en Amérique centrale, au Chili, ses plongées dans l'enfer au Congo, au Burundi, au Rwanda crucifient l'homme d'Église. "J'ai côtoyé les pires folies des hommes", se désole-t-il de retour de Kigali. À chaque voyage, il est porteur de messages du pape à qui, après chaque mission, il rend aussi compte. Sa robuste santé, sa foi, son absolue fidélité lui vaudront de devenir le grand organisateur du Jubilé de l'an 2000, qui attirera 25 millions de pèlerins à Rome

La solidarité



★★★★☆

Marie-Claude Blais

Gallimard, 256 p., 22,50 €

Le mot de solidarité a beau être employé à tout propos, il reste mystérieux et difficile à cerner. Son parcours n'est pas moins curieux. Venu du droit, le terme a commencé par faire l'objet des appropriations les plus opposées au cours du XIXe siècle. Il a connu une première heure de gloire dans la Fran-

ce de la Belle Époque avant de tomber dans une indifférence dont il a été tiré par un remarquable regain de faveur à partir des années 1980. Que recouvre au juste cette adhésion unanime? Telle est la question à laquelle l'ouvrage se propose de répondre. Il retrace pour ce faire la genèse de l'idée en reconstituant les problématiques qui ont présidé à son élaboration. Il fait ainsi apparaître que derrière le rayonnement actuel de la notion de solidarité se dissimule l'héritage de deux siècles de réflexion sur les rapports entre l'individuel et le social. Toute l'histoire du concept contemporain de « société » s'y trouve impliquée, de même que celle de son corrélat, le projet d'une « science sociale ». En 1896, Léon Bourgeois, éphémère président du Conseil, publie un petit livre, *Solidarité*, qui a un écho considérable et contribue à lancer le solidarisme, auquel Charles Gide et Émile Durkheim apportent leur soutien, tandis que, à

l'occasion de l'Exposition universelle de Paris de 1900, la solidarité devient la doctrine affichée de la République. L'auteur éclaire en particulier ce « moment 1900 » où, contesté par la droite et la gauche, le régime républicain cherche à concilier deux exigences à la fois contradictoires et indissociables: la liberté individuelle et la justice sociale. L'idée de solidarité s'impose alors comme la promesse d'une troisième voie possible entre l'individualisme libéral et le socialisme collectiviste. Ce n'est qu'en fonction de ce passé que l'on peut comprendre la faveur consensuelle dont elle jouit depuis une vingtaine d'années. Mais ce n'est également que grâce à sa lumière que l'on peut détecter les problèmes cachés dans les solutions qu'elle fait miroiter. Ce livre passionnant et plein de finesse se clôt par un chapitre intitulé: "Aujourd'hui, un nouveau problème". On ne saurait mieux dire.